

ARTS • SPECTACLES



La Cité technique et administrative de la Ville de Paris, quai d'Ivry. Architecte : Michel Kagan

J.M. MONTHERS

ARCHITECTURE L'ANNÉE 1992

A l'orée de 1993, sur fond de crise et de projets fantômes, l'architecture française se trouve à un moment charnière. A travers nombre de projets et réalisations, 1992 aura à la fois confirmé sa vitalité, et fait la preuve d'un éclectisme luxuriant. Reste à savoir comment le luxe et l'insolence s'adapteront à des temps plus rigoureux.

L'ANNÉE passée, dont on tire à présent les bilans, aura été pour le moins, en matière d'architecture, une année contrastée, agitée. Après le temps des grands travaux, s'est confirmé celui de la production multiforme d'édifices publics et privés, jusque dans les coins les plus reculés des régions de France ou les banlieues les plus désertées. Depuis quelques années, la revue *le Moniteur Architecture*, héritière de la plus théorique *AMC (Architecture Mouvement Continuité)*, publie un numéro bilan qui recense et analyse les faits, gestes et réalisations majeures qui auront marqué la scène hexagonale.

En abondance sont réunies de nombreuses informations écrites et beaucoup d'images, éparpillées, parues au jour le jour dans les revues spécialisées et cadrées soit par la pertinence critique, comme dans *Architecture d'aujourd'hui*, soit par l'efficacité des grands thèmes, comme dans *Technique et Architecture*, soit par les exigences de l'actualité : ainsi, on se souviendra longtemps du numéro « Dysneyland » de *Créé*, et l'on attend chaque mois les surprises culinaires qui épicent la revue de l'ordre, *D'Architecture*.

Le Moniteur-AMC a fait d'une apparente neutralité son critère critique. Pour autant, sa rédactrice en chef, Elisabeth Allain-Dupré, n'a pas les yeux dans les poches et use précisément de l'espace relatif accordé à chacun des édifices élus par la revue. Pour ce numéro bilan, elle s'est laissée aider par Jacques Lucan, dont l'analyse, les *Architectes à l'heure locale*, éclaire justement cet annus admirabilis de la maîtrise d'œuvre (et donc d'ouvrage) française. Les grandes catégories de bâtiments donnaient les repères simples d'un annuaire dont on ne s'étonne pas de trouver le reflet dans les prix, eux aussi annuels, décernés par le *Moniteur*.

C'est ainsi que l'Équerre d'argent, qui s'est imposée

comme la récompense architecturale, à côté des traditionnels grands prix nationaux, est allée à l'usine L'Oréal (Aulnay-sous-Bois) de l'agence Valode et Pistre et Associés, performance technique et lyrique qui ouvre le numéro annuel dans la catégorie industrie. Comme souvent, la mention attribuée en plus du prix par un jury hésitant vient pénaliser plutôt que consoler l'Historial de la Grande Guerre, construit par Henri Ciriani à Péronne (*le Monde* du 18 juillet 1992), et qui ouvre la catégorie culture du même numéro. N'ayant véritablement plus rien à prouver, ce dernier n'avait peut-être pas besoin d'un tel colifichet. Aurait-il été davantage utile à l'impétueux Michel Kagan, enfant prodige et à ce titre étonnant d'un modernisme renouvelé, à qui est confié le soin d'ouvrir la section Habitat avec ses logements et sa cité d'artistes au fond du Parc Citroën ?

En tout cas, si le jury de l'Équerre a l'obligation de choix exclusifs, la démarche éditoriale de la revue est, elle, généreusement valorisante et pacificatrice. Elle rassemble des tendances et des écoles naquère et souvent considérées comme antagonistes, mais qui, après avoir poussé leurs recherches à des niveaux proximitaires, semblent se réconcilier dans un commun souci d'élégance, quelquefois échanger leurs tics et leurs normes.

Ici, Portzamparc (le Musée Bourdelle) rencontre Fuksas (un complexe sportif à Paris) dans la commune obligation de l'enfouissement au cœur ou en frontière d'îlot. Les voici travaillant à capter la lumière zénithale, à faire vibrer bétons, matières, couleurs, à respecter cependant l'interdit qui leur est fait d'apparaître par les tyrannies de la ville (POS, COS et autres obligations patrimoniales) pour faire pourtant exister et la forme et l'espace. Nous avons eu déjà l'occasion de célébrer le travail fort et pur du premier pour le monde statufié de Bourdelle (*le Monde* du 23 octobre 1992). Il faut aussi prendre le temps de la visite au bâtiment de Fuksas, voué, lui, aux corps en mouvement, et qui, par un jeu habile de tensions et de poussées permet à un terrain de sport de lévirer allègrement au-dessus d'un gymnase sévère, mais juste. L'aimable babou de l'architecte italienne le conduit, en surface, à signaler son œuvre par un haut grillage défensif, à la manière des terrains de basket ou des parkings américains, ce qui sied évidemment

au onzième arrondissement. La revue s'arrête un petit moment sur une école d'ingénieur, du même Fuksas, à Rest, folk de bardages, comme tant de ces bâtiments qui appartiennent à l'âge bavard de la construction récente, et donc plaisamment hors du temps si on la compare aux dessins désormais sérieux du nouveau Nouvel, ici représenté par l'Hôtel des Thermes, à Dax, où si l'on tente le même travail mental avec l'exactitude souveraine du groupe Canal dans son traitement des nouveaux bureaux de la direction des Musées de France, en face du Louvre. Une génération d'architectes s'est ainsi engagée dans la voie d'une économie d'écriture qui leur permet d'atteindre la plénitude de leur talent.

Une autre génération, par l'âge ou par l'esprit, continue pourtant de s'écarter sur les formules hypertrophiées des pare-soleil et des auvents, perpétuant jusqu'à la nausée le poncif d'une architecture éprise de l'aviation. Cela rappelle hélas la fâcheuse aventure d'Icare. On voit ainsi se planter en plein vol les Lyonnais Jourda et Perraudin (Cité scolaire internationale), ou Brut d'architecture (des bureaux à Châteauneuf-Malabry) et bien d'autres qu'un souci d'économie formelle aurait préservé de la banalité, ou dont les bâtiments auraient mieux révélé ainsi leurs qualités spatiales et de circulation.

On le voit bien à Tarascon, au centre multimédia d'Almadover et Lefebvre, on le comprend clairement dans l'immeuble parisien de Dubus et Lott, et, avec plus encore de mystère poétique, dans les logements de Bréac et Gonzalez dans la ZAC de Reully : ce n'est pas la complexité qui est en cause, puisque ces contre-exemples sont les preuves d'une maîtrise précocée. Ce qui reste à déplorer, c'est le motif à l'emporte-pièce, gesticulant, brillant comme si le bruit faisait sens.

C'est vrai qu'il n'est pas simple, pour un jeune ou moins jeune architecte, de savoir donner un sens à son œuvre et à son métier. Quels sont les modèles à suivre ou à rejeter, quelles sont les avant-gardes qu'il convient d'intégrer ?

FREDÉRIC EDELMANN

Lire la suite page 30



L'usine L'Oréal à Aulnay-sous-Bois. Architectes : Jean Pistre et Denis Valode

PETER HANDKE PAGE 32

« Les images sont les ennemies de la réalité, ce sont des faux-semblants, dès qu'on y croit, elles trahissent », nous dit Peter Handke. Pourtant, il a voulu porter l'absence à l'écran, un scénario qu'il avait publié comme un roman chez Gallimard. Plutôt qu'en reprenant la lettre, il en a repris l'idée, car il veut croire encore que « les images peuvent vivre ». Jeanne Moreau, Bruno Ganz, une poignée d'acteurs irréductibles se sont associés à cette aventure, voyage – thème si cher au cinéaste comme au romancier – à la lisière de nulle part, là où les êtres ne sont plus qu'un visage, une histoire, une voix.

« CITÉS DANSE » PAGE 32

Depuis quelques mois, l'institution a ouvert sa porte à un genre chorégraphique né dans les rues de la périphérie des grandes villes : le hip-hop. Après le Festival de Montpellier et l'Opéra-Comique, le Théâtre Jean-Vilar de Suresnes reçoit, dans le cadre de « Cités Danse », les Français de Art Zone, Macadam et Aktual Force, et les Américains de Rock Steady Crew et de la Dough Elkins Dance Company. Ce chorégraphe irrésistible, fantasiste, admirateur de Buster Keaton, n'a cessé d'aller et de venir entre la rue et la scène. Il permet aujourd'hui de clore un faux débat : le rap et ses traductions gestuelles relèvent bien du domaine des arts.